L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 7 MARS 1886.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XII

Le paradis de la critique—Le chapitre des considérations — Une Etude de M. F. Lefranc — Faites-en autant ! — A Lilliput !—Pauvreté de la semaine théâtrale—Autrefois et Aujourd'hui—Le Carnaval et le Carême—Oiseau rare—Appel à tous—Scène américaine et scène française— DIVORÇONS *— Mmes Aimée et Judic — Le répertoire Français — Les millions au théâtre—Concert de Mlle Varelli Jauquet—La bénéficiaire—Le* PROPHÈTE *—AIDA—Mme Pemberton-Hincks —Mlle Bertha Pemberton—M. M. Borie—Van Hufflen—Rossi—Un dividende—Ouverture fantaisiste—Musique de chambre—Mme Marguerite Samuel et son premier programme—La Société de St. Louis—Bonne Œuvre—Mlles Marie Wannack—Stella Bienvenu—Dufilho—Mmes de Barjac et Charles Vatinel—M. Rebenal—N. Vivien —M. Paul Bertrand—Kaffel frères—Le Salon de peinture.*

Je vous parlais récemment des lundistes de Paris et vous disais combien j'envie parfois leur sort.

Quel lit moelleux leur est fait !

Non seulement ils vivent en pleine atmosphère artistique ; non seulement ils jouissent sans trêve du bienfait d'un contact créateur, d'un milieu où on a le temps d'échanger ses idées sur les choses de l'art ; où beaucoup même ne vivent que de celles-là, mais encore chaque semaine leur porte son contingent de nouveautés.

Oui, dans ce Paris où l'on n'a plus à chercher le mouvement perpétuel artistique, il n'est guère de semaine où les affiches de théâtres n'annoncent quelque *première*. Et pour peu qu'il reste de l'activité au cerveau, une *première*, quelle qu'elle soit, offre ample moisson au critique théâtral. Disons même que la plupart du temps l'étroit rez-de-chaussée du feuilleton n'y suffit point ; la matière en le pouvait dire.

Aujourd'hui, il en va tout autrement. Les approches des Jours Gras valent d'ordinaire maigre chère aux théâtres. Clubs et salons sont tellement occupés et préoccupés des soirées, bals et exhibitions carnavalesques, que la scène est fort négligée, sinon oubliée. Si bien qu'hier encore, l'administration de l'Opéra a cru, à tort ou à raison, devoir faire relâche et cela, matin et soir, entendez-vous, sous le prétexte d'un bal qui se donnait à ce théâtre.

Jadis la soirée du Mardi Gras était assurément la plus fructueuse pour notre Théâtre Français ; maintenant il ne jone même plus : la souveraineté absolue est à Rex et à Protée.

Et voyons la suite. Les masques du Mardi-Gras tombés, ses torches éteintes, le Carnaval mort, nous voilà en Carême, et depuis quelques années, le rigorisme en cela paraît s'être aggravé.

Une fois venu le Mercredi des Cendres, ce n'est plus que d'une façon fort intermittente qu'on suit les représentations théâtrales.

Eh bien, au risque d'être en butte à la poursuite des austères, j'espère que le public ne fera pas sentir trop rudement ce Carême à la direction de l'Opéra, qui, d'ailleurs, ne fonctionnera que durant vingt-deux jours de celui-ci. Cette tolérance, si c'en est une, a son importance actuelle assurément ; qui sait même si le sort de la saison prochaine n'y est pas lié !

Quoi qu'en aient dit les complaisants ou les crédules, le succès pécuniaire de la saison 1885-1886 ne paraît un fait des plus douteux. Il y a eu, à ne point le nier, une vraie réussite pour quelques artistes : l'ensemble a été jugé acceptable, surtout au souvenir des circonstances dans lesquelles il s'est composé ; mais de une réalisation de bénéfices sonnants, il y a loin. A moins que l'administration, accomplissant l'impossible, n'ait rencontré et engagé des sujets consentant à regarder comme secondaire la question des appointements et à faire de l'art pour l'amour de l'art. Mais comme cet oiseau-là se fait rare ! On perche-t-il ?

Vingt-deux jours improductifs pour une exploitation de quatre mois seulement seraient fort graves.

—Que si, au contraire, l'élan augmente, le patronage redouble pendant ces trois dernières semaines, la direction y verrait sans doute un encouragement, un pronostic favorable, et se déciderait moins malaisément à tenter fortune, la saison prochaine, sous la bannière de l'opérette ou autre.

Je ne vous rechanterai pas, bien entendu, à propos de l'Opéra, le pont neuf déplorablement usé ; je ne vous infligerai pas à nouveau la rengaine que l'existence de la langue française dépend de l'existence de l'Opéra ; que l'une ne va pas sans l'autre. Je n'en appellerai pas à un quartier — je parle du voisinage immédiat de cet Opéra — qui depuis longtemps prouve qu'il a des oreilles pour ne pas entendre, et un porte-monnaie pour n'en guère faire jouer le ressort.

Je laisserai de côté ce fastidieux couplet, ces vieux habits, vieux galons. Mais je vous dirai néanmoins, et vous n'y contredirez pas, que la scène américaine elle-même vit de la scène française et qu'il serait vraiment étrange qu'une population possédant les éléments qu'a la mère, ne fît décidément mise au courant du mouvement théâtral français que par l'intermédiaire des adaptations françaises. Oui, cette idée me hantait, l'autre soir, en écoutant *Divorçons*. Un jouné en anglais par Mlle Aimée et sa troupe, avant l'éclatante revanche que nous avons due au séduisant talent de Judic.

Et je me demandais comment il se faisait qu'un saison de quatre mois se passât à l'Opéra, sans que fût joué un seul vaudeville, très montable, si vous me permettez le mot—même avec le cadre restreint actuel. Et à côté de lui, bien d'autres aussi.

Revenant à mon sujet, j'ajouterai que si le théâtre français vient décidément à nous manquer ici, l'ennui y élira domicile tout le long de l'année pour bonne partie de la population ; et qu'à cette disparition le commerce élégant tout au moins perdra des profits considérables, sans compter les employés qui demeureraient sans travail.

Et dire qu'il faudrait de la part de chacun un si faible effort pour que vecût et vécût brillamment à la Nouvelle-Orléans cette vieille institution de la scène française.

Le théâtre n'est pas seulement une jouissance charmante, sous toutes ses formes : il est aussi, et presque toujours, un éducateur puissant.

C'est un besoin pour ceux qui le sentir sur tous les points de la sphère. Voyez comme s'en est éprise la nation américaine, que d'aucuns s'obstinent, injustement ou maladroitement, à accuser de manquer absolument du goût artistique, alors que, peuple né d'hier, elle affirme au contraire que chaque jour ce goût se développe chez elle. Alignez les millions qu'elle dépense pour amener et ramener sur ce continent les sommités de l'art.

L'Américain est, avant tout, homme d'affaires, serre chaude vivante d'industrie, soit. Mais son compteur fermé, c'est surtout au théâtre qu'il aime à se porter ; c'est là maintenant son luxe le plus aimé. Il en est ainsi partout.

On avait dit et répété récemment que ce goût s'atténuait fort même à Paris et qu'en ces dernières années il s'était sculpté le *Moïse*, peint les fresques du *Jugement dernier*, écrit le *Cid*, *Les Horaces*, *Britannicus*, *Athalie*, *Le Misanthrope*, *Ruy Blas*, *Rolla*, *Les Méditations*, *Les Hugueuots*, pour juger Michel Ange, Corneille, Racine, Molière, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset, Meyerbeer.

Mais en appliquant pareille théorie et pour laisser un moment de côté les critiques, que devient le public lui-même ? Ce public qui cependant est le juge entre tous, le juge dont les arrêts sont en dernier ressort ; le public qui, à peine dilettante qu'il est souvent, vaut cependant sans cesse aux talents de se préciser, de grandir, grâce à ses jugements portant, en thèse générale le cachet de l'équité, de la haute raison collective.

Et vous même qui vous élevez contre la critique, qui prétendez la régenter, de quel droit, s'il vous plaît, vous improvisez-vous ainsi cour de cassation ? Parce que vous avez pondu telle œuvre inviable. Allons donc !

Presqu'invariablement ces protestations niaises, et d'une infinence nulle sur l'écrivain qui a le courage de ses opinions et le respect de lui-même, sont explosion des infiniment petits, fort irrités de ce que parfois on les renvoie à Lilliput, le pays si bien inventé par Swift.

Quant aux grands artistes qui savent que, qu'elle qu'ait été l'altitude de l'ascension, il reste encore des sommets à gravir, ils sont toujours reconnaissants à qui tente de les mettre en garde contre les dangers, les vertiges de la montée.

Dans les villes relativement petites cet encombrant chapitre des considérations se dresse maintes fois ; il crée aux critiques des embarras que ne connaissent guère les semainiers parisiens, presque tous fort indépendants, il faut le concéder.

Mais ce qui, au sein de ces centres secondaires, fait la tâche plus ardue encore, c'est le nombre exigu des théâtres dignes de ce nom : c'est surtout la monotonie d'un répertoire tournant sans cesse sur lui même comme l'écureuil condamné à évoluer dans le cylindre qui valse autour de lui.

Telle a été la situation à la Nouvelle-Orléans au cours de cette dernière semaine, depuis le départ de Mme Judic. L'Opéra a vécu de redites ; avec la meilleure volonté qui soit, je ne pourrais trouver la matière à un bulletin.

Je le regrette, car après avoir consacré —cela coulait de source—mes derniers articles à l'artiste célèbre qui vient de nous quitter, il m'est fort agréable d'avoir à vous entretenir de notre scène française.

Mais quoi ? vous m'accueilleriez par l'exclamation que vous savez : Tu n'auras qu'un sou ! si je reprenais ici le sujet des pièces dont je vous ai déjà tant et tant parlé. Et puis, je l'avoue, mon bagage d'écrivain est trop limité pour que j'y puise des formes nouvelles sur matière tant et tant ressassée.

A part un second spectacle — celui de Mlle Varelli Jauquet, auquel je viendrai tout à l'heure — rien de l'Opéra dont je doive m'occuper ici. Attendons.

Néanmoins, comme la fin de la saison 1885-1886 approche — la clôture a lieu le 31 mars, on le sait — qu'il me soit permis de solliciter un redoublement d'appui pour le théâtre toujours aimé de la *rue* Bourbon.

Vous n'êtes peut-être sans avoir assisté à quelque course ardente. Vous avez suivi sur la piste l'élan de ces bêtes de sang, se disputant le prix à un quart de lingueur près ; vous avez observé plus d'une fois ce dernier coup d'éperon par lequel le jockey obtient de sa monture l'effort suprême et remporte la victoire tant disputée. Eh bien, c'est ce coup d'éperon décisif qu'il est du devoir de la critique de vous demander ici. Le cas est urgent.

Les temps sont bien changés. Autrefois, je parle de loin, très loin ; au temps de l'empire de cette dame Berthe Pemberton, sa sœur, qui l'accompagne avec tant de tact artistique, tant d'amour, dirai-je. Toujours ce jeu sûr, fin, perlé, classique et gracieux tout à la fois. Toujours ce style qui indique les études suivies, saines, le tempérament musical.

Encore un jeune professeur qui fera chemin, auquel on peut se confier avec la certitude d'être à sérieuse école, sous le double rapport de l'expérience et du mécanisme, de la virtuosité et du sentiment.

A la cavatine de *Faust*, M. Borie avait substitué l'air de *Joseph*, qu'il chantait l'autre soir au concert de l'Orphéon Français et dont j'ai déjà parlé ici.

Cette fois M. Borie s'est beaucoup plus attaché aux nuances, et sa réussite a été mieux accentuée. Je l'en félicite.

Là, comme dans le 4ème acte d'*Aida*, il a prouvé qu'il est de fort bonnes cordes dans sa voix, que le travail pourra vite discipliner, homogénéiser, vivifier.

Evidemment il aime son art ; la pratique de cet ordre gravit féconderont cet amour.

L'air du *Philtre*, d'Auber, a beaucoup vieilli ; cependant M. Van Hufflen s'y est fait écouter et applaudir. Mais c'est surtout à la romance, ou plutôt au petit poème en musique qu'il a chanté ce soir-là, qu'il a dû son meilleur succès. Succès légitime.

Cela n'est un chef-d'œuvre, ni comme musique, ni comme paroles—quelques-unes de celles-ci sont même plus que naïves—pourtant il en a tiré de véritables effets, et il n'en a que plus de mérite.

Dans la scène d'*Aida* la voix pleine et virile de M. Rossi a été remarquée. Son rôle était là tout de second plan ; mais il n'en a pas moins reçu de l'auditoire très flattteur accueil.

Je rendrais un compte fort imparfait de cette soirée de vendredi, si je ne notais que Mme Pemberton-Hincks et Mlle Berthe Pemberton ont en aussi leur dividende dans cet intéressant concert. Dividende que le public a largement payé en fleurs.

Les deux charmantes sœurs se ont emporté des brassées. Et ce ne sont pas elles qui, initiant le mauvais goût de Calchas, diraient jamais : Trop de fleurs !

Ce sont là souvenirs qui, pour elles, comptent parmi les meilleurs.

Malgré toute un bonne volonté je ne puis dire que ce soir là l'orchestre m'ait rappelé—sinon très confusément, c'est le mot—celui des Concerts du Conservatoire de Paris. Il y avait là surtout un cuivre qui a fait des siennes, mais des siennes !.....

C'est mercredi prochain que l'éminente artiste, Mme Marguerite Samuel donnera, à la Salle Grunewald, la première soirée de Musique de Chambre d'une série de quatre concerts on *recitals*.

Son nom ne signifie pas seulement : talent ; il veut dire aussi : le goût musical dans ce qu'il a de plus distingué, de plus élevé. On peut donc être certain que l'entourage de l'éminente pianiste sera digue d'elle et que ses programmes ne comprendront que des œuvres qui sont la gloire de cet art où elle s'est conquis une place si enviable ; place que chaque jour justifient mieux encore ses brillants succès

—Une lettre que je reçois à l'instant même m'annonce une réussite pécuniaire pour la Société de St. Louis.

On ne l'a pas oublié, cette Association charitable donnait récemment un concert-spectacle au profit de ses chers pauvres. Cette soirée qui a eu lieu à travers des nombreuses obstacles, n'en a pas moins produit une somme de $110 qui, si modeste qu'elle soit, vaudra un secours bien attendu à des familles cruellement éprouvées.

La Société St. Louis me fait l'honneur de me choisir comme son intermédiaire pour remercier Mlles Marie Wannack, Breaud ; M. R. Murphy ; Mlles Stella Bienvenu, Dufilho, qui, à la dernière heure, ont remplacé obligeamment, comme accompagnatrices, Mlle Marie Monk, empêchée par une indisposition subite : et enfin tous ceux qui, d'une façon quelconque, ont prêté leur concours à cette bonne œuvre.

La Société St Louis a pour Présidente Mme de Barjac, et pour Secrétaire Mme Charles Vatinel

—Je suis heureux d'apprendre et d'annoncer que les inquiétudes à l'endroit de M. Rebeval, le jeune et sympathique artiste de l'Opéra, ont cessé. Le malade est en voie de convalescence et reparaîtra bientôt en scène

—Je reçois de M. N. Vivien, l'artiste parisien de premier plan, un riche album intitulé : *Les Oiseaux chez eux*. C'est une remarquable collection, éditée à Paris par Armand Guerinet, 49 rue de Cléry, se compose de vingt Etudes d'après nature, d'un rare fini et d'une vérité frappante. Œuvre d'artiste supérieur. Je me ferai un plaisir de parler à mes lecteurs de ce beau travail, qu'on bien voulu me remettre M. Paul Bertrand, le représentant si autorisé de la maison Kaffel frères de Paris.

—La réexpédition des tableaux actuellement exposés au Art Gallery nécessitera des dépenses assez considérables. Afin d'y faire partiellement face, le Conseil de Direction de l'Exposition a décidé que désormais les visiteurs du Salon paieraient un droit d'entrée de 10 cents.

Quelques personnes se sont élevées, me dit-on, contre ce règlement nouveau. La plainte semble injuste, et je ne comprendrais pas qu'on supposât à une aide si peu pesante sur la masse et qui serait d'une vaste utilité à l'administration.

Une certaine partie du public—partie inerte, négative, rétrograde—s'est complaisamment habituée à ne voir jouer du fait d'entreprises d'intérêt général —les contributions levées sur les mêmes individus. Cette quasi taxe de capitation se fait décidément très lourde, à cause de ses retours fréquents et du cercle limité et jamais renouvelé des *exécutés* ; c'est le mot.

Ce n'est pas trop qu'une fois au moins, de temps à autre, la charge se répartisse sur un plus grand nombre. Ce ne serait là que de la justice distributive. Et quelle charge dans l'espèce ? dix cents ! Harangon lui-même n'y aurait pas trouvé à redire.

Si, comme je l'espère, le temps m'en est laissé, je consacrerai quelques jours à la visite du Département Créole et de ce Salon où figurent des compositions dignes d'attention, réunies par un homme de goût et de savoir, M. Howard.

J'essaierai aussi de signaler divers mérites d'art industriel en exhibition au Main Building, et particulièrement au Pavillon des frères Kaffel, qui ont tant fait pour jeter de l'éclat sur nos deux Expositions.

Au moment d'achever ce Bulletin, je reçois le programme du premier Concert donné par Mme Samuel. Il porte de lui-même. Le voici : *Quartette* No. 4, de Mozart ; piano, violon, alto violoncelle ; *Grosse Sonate*, de J. Raff ; piano et violon, par Mme M. Samuel et M. Marks Kaiser ; Solos de piano, par Mme M. Samuel : *Kamenoi Ostrov*, de Rubinstein ; B. *Etude No. 7*, de Chopin ; *Septuor*, de Hummel, piano, flute, hautbois, cor, alto, violoncelle, contrebasse.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE ST. CHARLES.—Ainsi que M. Bidwell l'avait promis, son Star Dramatic Company fait ce soir sa rentrée dans *Called Back*, drame en 5 actes, de Hugh Conway et Comyns Carr.

Tous les principaux sujets, Mlle Marie Wainright, Louise Muldener, Minnie Monk, Helen Ogelvie, Emma Maddern, MM. Joseph Wheelock, Barton Hill, George Backus, Charles Wheatleigh, Chas. B. Welles paraissent dans l'œuvre ce soir. On peut donc être assuré d'une remarquable interprétation.

A l'étude, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet.

Called back sera le spectacle de toute la semaine, soirées et matinées.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Le début très attendue de Mlle Rose Coghlan aura lieu ce soir dans le drame nouveau en 3 actes, de Herman Merivale : *Our Joan*. Elle y remplira le rôle de Joan Trevenna. Elle y a produit partout un grand effet ; à New-York principalement. Le *New-York Times*, parlant du départ de l'artiste, s'exprime ainsi :

"C'est grand dommage que la métropole de la République, qui prend si vif intérêt aux choses de théâtre, ne puisse pas posséder plus longtemps une actrice du talent de Mlle Coghlan."

Mlle Coghlan, que l'on dit fort jolie, nous arrive avec une troupe bien recommandée. *Our Joan* a été joué par celle-ci avec un grand succès au théâtre Wallack.

Demain, seconde représentation de l'ouvrage.

MUSÉE-THÉATRE.—Le programme actuel est fait pour attirer. Toujours des phénomènes en grand nombre : entr'autres, ce groupe de femmes chez lesquelles l'embonpoint est arrivé à un développement qu'il faut voir pour y croire. Une visite au Musée-Théâtre vous enseignera aussi par quel moyen on fait un tri-céphale d'un être comme vous et moi. Nous renvoyons le lecteur à l'annonce publiée sur la première page de l'*Abeille*—Musée et théâtre, un double et charmant spectacle pour 10 cents. C'est le rendez-vous favori des enfants.

J'avoue que j'ai beaucoup regretté l'omission du quartette de *Faust*. Je sais comment Mme Pemberton-Hincks traduit le sentiment ; je l'attendais à cette adorable page de Gounod, et je n'ai pas été le seul à déplorer une vaine attente. Exciter un pareil regret c'est encore du succès.

A côté de Mme Pemberton-Hincks je n'empresse de citer Mlle Berthe Pemberton, sa sœur, qui l'accompagne avec tant de tact artistique, tant d'amour, dirai-je. Toujours ce jeu sûr, fin, perlé, classique et gracieux tout à la fois. Toujours ce style qui indique les études suivies, saines, le tempérament musical.

Encore un jeune professeur qui fera chemin, auquel on peut se confier avec la certitude d'être à sérieuse école, sous le double rapport de l'expérience et du mécanisme, de la virtuosité et du sentiment.

A la cavatine de *Faust*, M. Borie avait substitué l'air de *Joseph*, qu'il chantait l'autre soir au concert de l'Orphéon Français et dont j'ai déjà parlé ici.

Cette fois M. Borie s'est beaucoup plus attaché aux nuances, et sa réussite a été mieux accentuée. Je l'en félicite.

Là, comme dans le 4ème acte d'*Aida*, il a prouvé qu'il est de fort bonnes cordes dans sa voix, que le travail pourra vite discipliner, homogénéiser, vivifier.

Evidemment il aime son art ; la pratique de cet ordre gravit féconderont cet amour.

L'air du *Philtre*, d'Auber, a beaucoup vieilli ; cependant M. Van Hufflen s'y est fait écouter et applaudir. Mais c'est surtout à la romance, ou plutôt au petit poème en musique qu'il a chanté ce soir-là, qu'il dû son meilleur succès. Succès légitime.

Cela n'est un chef-d'œuvre, ni comme musique, ni comme paroles—quelques-unes de celles-ci sont même plus que naïves—pourtant il en a tiré de véritables effets, et il n'en a que plus de mérite.

Dans la scène d'*Aida* la voix pleine et virile de M. Rossi a été remarquée. Son rôle était là tout de second plan ; mais il n'en a pas moins reçu de l'auditoire très flatteur accueil.

Je rendrais un compte fort imparfait de cette soirée de vendredi, si je ne notais que Mme Pemberton-Hincks et Mlle Berthe Pemberton ont en aussi leur dividende dans cet intéressant concert. Dividende que le public a largement payé en fleurs.

Les deux charmantes sœurs en ont emporté des brassées. Et ce ne sont pas elles qui, initiant le mauvais goût de Calchas, diraient jamais : Trop de fleurs !

Ce sont là souvenirs qui, pour elles, comptent parmi les meilleurs.

Malgré toute un bonne volonté je ne puis dire que ce soir là l'orchestre m'ait rappelé—sinon très confusément, c'est le mot—celui des Concerts du Conservatoire de Paris. Il y avait là surtout un cuivre qui a fait des siennes, mais des siennes !.....

C'est mercredi prochain que l'éminente artiste, Mme Marguerite Samuel donnera, à la Salle Grunewald, la première soirée de Musique de Chambre d'une série de quatre concerts on *recitals*.

Son nom ne signifie pas seulement : talent ; il veut dire aussi : le goût musical dans ce qu'il a de plus distingué, de plus élevé. On peut donc être certain que l'entourage de l'éminente pianiste sera digue d'elle et que ses programmes ne comprendront que des œuvres qui sont la gloire de cet art où elle s'est conquis une place si enviable ; place que chaque jour justifient mieux encore ses brillants succès

—Une lettre que je reçois à l'instant même m'annonce une réussite pécuniaire pour la Société de St. Louis.

On ne l'a pas oublié, cette Association charitable donnait récemment un concert-spectacle au profit de ses chers pauvres. Cette soirée qui a eu lieu à travers des nombreuses obstacles, n'en a pas moins produit une somme de $110 qui, si modeste qu'elle soit, vaudra un secours bien attendu à des familles cruellement éprouvées.

La Société St. Louis me fait l'honneur de me choisir comme son intermédiaire pour remercier Mlles Marie Wannack, Breaud ; M. R. Murphy ; Mlles Stella Bienvenu, Dufilho, qui, à la dernière heure, ont remplacé obligeamment, comme accompagnatrices, Mlle Marie Monk, empêchée par une indisposition subite : et enfin tous ceux qui, d'une façon quelconque, ont prêté leur concours à cette bonne œuvre.

La Société St Louis a pour Présidente Mme de Barjac, et pour Secrétaire Mme Charles Vatinel

—Je suis heureux d'apprendre et d'annoncer que les inquiétudes à l'endroit de M. Rebeval, le jeune et sympathique artiste de l'Opéra, ont cessé. Le malade est en voie de convalescence et reparaîtra bientôt en scène

—Je reçois de M. N. Vivien, l'artiste parisien de premier plan, un riche album intitulé : *Les Oiseaux chez eux*. C'est une remarquable collection, éditée à Paris par Armand Guerinet, 49 rue de Cléry, se compose de vingt Etudes d'après nature, d'un rare fini et d'une vérité frappante. Œuvre d'artiste supérieur. Je me ferai un plaisir de parler à mes lecteurs de ce beau travail, qu'on bien voulu me remettre M. Paul Bertrand, le représentant si autorisé de la maison Kaffel frères de Paris.

—La réexpédition des tableaux actuellement exposés au Art Gallery nécessitera des dépenses assez considérables. Afin d'y faire partiellement face, le Conseil de Direction de l'Exposition a décidé que désormais les visiteurs du Salon paieraient un droit d'entrée de 10 cents.

Quelques personnes se sont élevées, me dit-on, contre ce règlement nouveau. La plainte semble injuste, et je ne comprendrais pas qu'on supposât à une aide si peu pesante sur la masse et qui serait d'une vaste utilité à l'administration.

Une certaine partie du public—partie inerte, négative, rétrograde—s'est complaisamment habituée à ne voir jouer du fait d'entreprises d'intérêt général —les contributions levées sur les mêmes individus. Cette quasi taxe de capitation se fait décidément très lourde, à cause de ses retours fréquents et du cercle limité et jamais renouvelé des *exécutés* ; c'est le mot.

Ce n'est pas trop qu'une fois au moins, de temps à autre, la charge se répartisse sur un plus grand nombre. Ce ne serait là que de la justice distributive. Et quelle charge dans l'espèce ? dix cents ! Harangon lui-même n'y aurait pas trouvé à redire.

Si, comme je l'espère, le temps m'en est laissé, je consacrerai quelques jours à la visite du Département Créole et de ce Salon où figurent des compositions dignes d'attention, réunies par un homme de goût et de savoir, M. Howard.

J'essaierai aussi de signaler divers mérites d'art industriel en exhibition au Main Building, et particulièrement au Pavillon des frères Kaffel, qui ont tant fait pour jeter de l'éclat sur nos deux Expositions.

Au moment d'achever ce Bulletin, je reçois le programme du premier Concert donné par Mme Samuel. Il porte de lui-même. Le voici : *Quartette* No. 4, de Mozart ; piano, violon, alto violoncelle ; *Grosse Sonate*, de J. Raff ; piano et violon, par Mme M. Samuel et M. Marks Kaiser ; Solos de piano, par Mme M. Samuel : *Kamenoi Ostrov*, de Rubinstein ; B. *Etude No. 7*, de Chopin ; *Septuor*, de Hummel, piano, flute, hautbois, cor, alto, violoncelle, contrebasse.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE ST. CHARLES.—Ainsi que M. Bidwell l'avait promis, son Star Dramatic Company fait ce soir sa rentrée dans *Called Back*, drame en 5 actes, de Hugh Conway et Comyns Carr.

Tous les principaux sujets, Mlle Marie Wainright, Louise Muldener, Minnie Monk, Helen Ogelvie, Emma Maddern, MM. Joseph Wheelock, Barton Hill, George Backus, Charles Wheatleigh, Chas. B. Welles paraissent dans l'œuvre ce soir. On peut donc être assuré d'une remarquable interprétation.

A l'étude, le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet.

Called back sera le spectacle de toute la semaine, soirées et matinées.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Le début très attendue de Mlle Rose Coghlan aura lieu ce soir dans le drame nouveau en 3 actes, de Herman Merivale : *Our Joan*. Elle y remplira le rôle de Joan Trevenna. Elle y a produit partout un grand effet ; à New-York principalement. Le *New-York Times*, parlant du départ de l'artiste, s'exprime ainsi :

"C'est grand dommage que la métropole de la République, qui prend si vif intérêt aux choses de théâtre, ne puisse pas posséder plus longtemps une actrice du talent de Mlle Coghlan."

Mlle Coghlan, que l'on dit fort jolie, nous arrive avec une troupe bien recommandée. *Our Joan* a été joué par celle-ci avec un grand succès au théâtre Wallack.

Demain, seconde représentation de l'ouvrage.

MUSÉE-THÉATRE.—Le programme actuel est fait pour attirer. Toujours des phénomènes en grand nombre : entr'autres, ce groupe de femmes chez lesquelles l'embonpoint est arrivé à un développement qu'il faut voir pour y croire. Une visite au Musée-Théâtre vous enseignera aussi par quel moyen on fait un tri-céphale d'un être comme vous et moi. Nous renvoyons le lecteur à l'annonce publiée sur la première page de l'*Abeille*—Musée et théâtre, un double et charmant spectacle pour 10 cents. C'est le rendez-vous favori des enfants.

Théâtre de l'Opéra.

L'Opéra offre ce soir à ses habitués un des plus jolis spectacles de la saison : *Le Cœur et la Main*, opérette en trois actes, de Lecocq ; Mme Alice Reine dans le rôle de Micaëla ; Mme Caisso dans celui de Josefa.

On commencera par une comédie en un acte, que nous ne connaissons pas, mais dont on nous dit grand bien : *Mon mari est à Versailles*, avec Mmes Dachot, Fernande ; MM. Gérard et Perronet.

GRAND OPERA-HOUSE.—Mlle Rhéa commence aujourd'hui la seconde et dernière semaine de son engagement, qui promet d'être vivement intéressante. Ce soir c'est dans une comédie-drame de Sardou : *A dangerous game*, qu'elle paraîtra. Nous n'avons point à faire l'éloge de l'ouvrage, que tous connaissent et qu'un long succès a consacré. Mlle Rhéa y jouera le rôle d'Hélène, et M. Geo. Learock, celui du baron de Trouville.

Demain, changement d'affiche : *An unequal match*. Puis viendront *Adrienne Lecouvreur*, *Fros-fros*, *La Dame aux Camélias*, etc.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'artiste, tant aimée, tant fêtée aux Etats-Unis, nous fait ses adieux. Dans quelques semaines elle aura repris le chemin de la France pour s'y fixer.

THÉATRE FARANTA.—Le vaudeville *Up the Spout* sera joué deux fois encore aujourd'hui, à midi et le soir.

Demain la troupe Charles Sturges fera place au *Little Church Combination*, qui nous arrive sous des auspices très favorables, après nombre de succès aux Etats-Unis.

On verra par une annonce insérée à la première page de l'*Abeille* que la Grand Baraunta ne se refuse rien. Après demain, Mardi Gras, il y aura la grand bal paré et masqué.

MUSIQUE NOUVELLE.—Nous recevons de M. L. Grunewald un élégant Album musical "*Piano Classics*" (au prix minime de $1 50), comprenant 44 morceaux, tous signés par des compositeurs renommés. Dans ce même envoi nous trouvons : *Le Beau Postillon*, galop par Emile Fischer ; *Carnaval Quick Step*, par J. M. Dunfield ; *Le Roi Carnaval*, galop de Francis Navone ; *Galop du Carnaval* et *Variétés du Carnaval*, par Basile Barès, dédiés à Sa Majesté le Roi du Carnaval.

Tous morceaux écrits pour piano et que nous prenons plaisir à recommander.

Remerciments à M. L. Grunewald.

REMERCIMENTS.—Nous avons reçu de M. Damas Gayant (patisserie coin des rues de Bourgogne et des Ursulines) d'excellents spécimens de ce qu'il sait faire dans ses meilleurs jours.

Ces morceaux tentants n'ont pas besoin d'être signés pour être reconnus : leur forme appétissante, leur goût exquis en indiquent aussitôt la source.

Fine littérature de bouche qui trahit son auteur.

—Nous recevons de M. H. Billard, libraire, 59 rue de Chartres, deux nouveaux romans qui viennent de paraître à Paris : *Le lieutenant Bonnet*, par Hector Malot ; *Les deux amours de Rose*, par Henry Danay ; celui-ci chez Paul Ollendorff ; celui-là chez G. Charpentier et Cie. Tous deux ont obtenu un succès complet. Il y a là de l'intérêt et de la valeur littéraire. Quelques exemplaires en restent encore à M. Billard.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 7 mars 1886.—Indications—Vente du nord et de l'est, température stationnaire, temps couvert et pluvieux.

Température du 6 mars 1886.

Thermomètre de R. Schmutz, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin.....	50	10
Midi.....	60	15½
3 P. M.....	63	16½
6 P. M.....	60	15½

Nile-Orléans, 6 mars 1886, 2 p. m.

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes :

Atlanta.....	50	Nashville, Tenn...	41
Augusta, Géo.....	61	Pittsburg, Pa.....	41
Savannah, Géo.....	63	Cairo, Ill.....	39
Mobile, Ala.....	63	Davenport, Iowa..	36
Montgomery, Ala..	60	Dubuque, Iowa...	41
Vicksburg, Miss..	54	Keokuk, Iowa....	38
Galveston, Tex....	57	La Crosse, Wis...	40
Indianola, Tex....	62	St-Louis, Mo.....	39
Shreveport, La....	56	St-Paul, Minn....	28
Corsicana, Tex....	—	Leavenworth, Kan.	35
Chattanooga, Tenn	44	Omaha, Neb.....	33
Cincinnati, O.....	40	Yankton, D. T....	31
Louisville, Ky....	43	Key West, Fla....	61
Memphis, Tenn...	44	Nile-Orléans La..	61

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Alexander B. Lacoste à Mlle Pauline M. Santana.

Oscar W. Borgan à Mlle Catherine Moran.

Maurice S. Roubion a Mlle Marie A. Mader.

William J. Ward à Mme Veuve Maria J. Roberts.

Andres Pujol à Mlle Rose Marie W. Tuthill.

Naissances.

Mme John Lagan, un garçon.

Mme Albert D'Aquin, un garçon.

Mme Anthony Ledding, un garçon.

Mme Wendel Fink, une fille.

Mme John G. Witmer, une fille.

Mme Ernest Tardy, une fille.

Mme Aaron Boyd, un garçon.

Mme Adam O'Leavin, une fille.

Mme Thomas G. Strange, un garçon.

Mme Henry O'Neill, un garçon.

Mme John Early, un garçon.

Mme Herman Weber, une fille.

Mme Philip Mosmeci, une fille.

Mme Gaetano Buseti, un garçon.

Décès.

Charles Henrich, 18 ans, 84 rue South Franklin.

Mlle Maria Becker, 31 ans, 115 rue Washington.

Mme Veuve Katharina Adolph, 70 ans, 22 rue Marengo.

Charles Bonnet, 73 ans, 12 rue North Rampart.

Robert G. Quatrevans, 7 mois, 342 rue Bagatelle.

Geo. F. Bentel, 51 ans, coin St. Ferdinand et Moralès.

Marie J. Berthelotte, 5 mois, St. Claude et Quartier.

Elvina Madison, 9 jours, rue St. Louis, près l'avenue Carrollton.

James Cheek, 4 mois, 71 rue Annonciation.

Rebecca Handy, 48 ans, rue Jackson, près Liberté.

Joseph Gould, 58 ans, rue Jersey.

Sidney C. Herri, 5 mois, rue Camp, près Joseph.

Voyageurs arrivés.

HOTEL ROYAL.

Philip Herzog, Minneapolis, Minn ; James M. Watson, Galveston, Tex ; Mme Preston Rix et fille, New-York ; C. Dupuy, Colon ; Mme Gilwood, Londres ; Gerald Gilwood, San Francisco ; M. et Mme Wm. Wheatcroft, Mexico ; Mme Gouv. Jas. E. English et femme, New Haven, Conn ; Emile M. Blum, New York ; Mme F. H. Schaffner, Mlle Julia Schaffner, Mlle Mortes, Louisville, Ky ; W. B. Cannon, W. T. Forbes Jr., Atlanta Géo ; J. S. Maclaran, Memphis, Tenn ; L. B. Ray et femme, Dallas ; Mme F. C. Morrison, Jackson, Miss ; Thomas Gwynne, Milwaukee, Wis ; J. M. Goodman, Miss ; Goodman, Chicago ; E. H. Whitney, Hartford, Conn ; Lawson Valentine, New-York ; Mme Geo M. Pullman et domestique, Mlle Florence Pullman, Geo M. Sanger par Pullman, Mme M. C. Sanger, Chicago ; J. W. Sanderson, H Calhoun, D. W. Sayre, F. K. Sanderson, J. H. Davidson, J. J. McIlvoyl, John Sherbak, C. J. Miller, A. S. Dembridge, Sr., F. Mitchell, Dr. W. Neff, John B. Tytus, S. B. Willy, Brent Arnold, Edward Sonder, Cincinnati ; Wm. A. Gilker, Darwell, Ind ; L. T. Chapman, Franklin, Penn ; Mlle Josephine Webster, Aiken, S. C. ; H. Lamontagne, New York ; A. L. B. Feazahal, Daniel Thompson, Chicago ; Mme W. J. Thompson, Ste-Marie, Mme E. S. Ander son et fils, New-York ; J. W. Barnett, Ste-Marie, Le Mlle Clara Wallace, Paul Foss, Springfield, O. ; Geo W. Breckenridge, San Antonio, Tex ; Mlle Bertha Breckenridge, Austin